

Questions ou réflexions récurrentes autour du loup



De nombreux préjugés, mythes et craintes ancestrales entourent le sujet du « grand méchant loup ». Il occupe une place importante dans l'imaginaire collectif, notamment à travers les contes et légendes qui restent ancrés dans l'inconscient. Cette note a pour objectif de déconstruire certaines idées reçues en s'appuyant sur des bases objectives et scientifiques, afin de vous fournir des arguments lors de vos échanges avec le monde rural. Elle a été relue par le Département d'Étude du Milieu Naturel et Agricole (SPW-ARNE DEMNA) qui coordonne le Réseau Loup en Wallonie, ainsi que par l'historienne Julie Duchesne (UNamur) qui termine sa thèse de doctorat sur l'histoire du loup dans nos contrées. N'hésitez pas à venir vers nous pour plus d'informations 😊

Le loup a été réintroduit ! Il est revenu par les coffres des voitures des écolos !

Historiquement, le loup occupait l'ensemble de l'Europe. Cependant, sa population a drastiquement chuté en raison d'une chasse intensive et de la diminution de ses proies principales (ongulés sauvages). Ainsi, il a été presque exterminé en Europe aux XIXe et XXe siècles. Malgré cela, certaines populations ont survécu dans des zones plus difficilement accessibles, notamment dans les Appenins italiens, la péninsule ibérique (Espagne et Portugal) et les forêts des pays de l'Est.

Comment est-il alors revenu ? Par élimination progressive des causes de son déclin !

- L'espèce a été strictement protégée à l'échelle européenne grâce à la Convention de Berne puis à la Directive Faune-Flore-Habitats visant à préserver la biodiversité en déclin.
- Les surfaces forestières ont augmenté, mais aussi et surtout les populations d'ongulés sauvages qui ont suivi une dynamique exponentielle depuis les années 1970.

Le succès du retour du loup s'explique aussi par sa biologie et son endurance. En phase de dispersion, il est capable de parcourir 30 à 70 km par jour durant de nombreuses semaines. Par exemple, la louve Naya (première louve installée en Flandre) a parcouru 1000 km en 2 mois à partir de l'Allemagne.

Le retour du loup est donc bien un phénomène naturel, et il était prévisible en Wallonie située à la croisée des lignées italo-alpines (venant du sud) et germano-polonaises (de l'est).

Si nos anciens ont éliminé le loup, c'était pour une bonne raison !

Il y a deux éléments à cette réponse. **Premièrement**, il est important de replacer les faits dans leur contexte. D'après les historiens, il y a quatre grands facteurs qui ont conduit à la disparition du loup dans le passé :

- **Les politiques de lutte** (régulation des loups) qui visaient à diminuer, puis supprimer le risque de nuisances à savoir (1) sa concurrence dans le partage de l'espace et des ressources (prédation sur le gibier et les animaux domestiques) et (2) sa dangerosité pour l'humain (attaque mortelle ou non par des loups enragés/sains). La principale source de plaintes dans les témoignages historiques sont les nuisances sur animaux domestiques (bétail). Les attaques sur l'humain apparaissent être un phénomène marginal, même si elles figurent comme justification dans les textes de loi.

Pour ces raisons, le loup a reçu le statut juridique de « nuisible » (au même titre que les sangliers, renards, chats sauvages, blaireaux, loutres, fouines et putois) ayant fait l'objet

d'une chasse excessive, phénomène amplifié par l'invention d'un système de primes à l'abattage : en Belgique et au GD Luxembourg, ce sont des milliers de loups (y compris louveteaux) qui ont été abattus. Il fallait ramener la tête puis les oreilles à la mairie pour toucher la prime ! On constate dans les archives historiques que les prises diminuent dès que les primes diminuent. Il y avait donc une motivation financière qui a accentué les prises par opportunité d'un gain. Ces primes ne sont évidemment plus d'actualité (primes abrogées dans le code rural de 1886).

Concernant la rage, les mesures de régulation mises en place par ces politiques visaient à éviter une épidémie avec l'élimination du/des individus malades. La même stratégie était déployée lorsque c'était un chien qui était concerné. On peut évidemment comprendre, au 19^e siècle et auparavant où le virus sévissait toujours, le besoin d'éliminer les canidés infectés devenus agressifs envers l'homme. La rage n'existe plus en Europe occidentale depuis la fin des années 1990.

- **La pression anthropique croissante sur les milieux naturels** (liée notamment à la hausse démographique) : moins de forêts (défrichage massif pour les besoins énergétiques et en matières premières de l'époque) et raréfaction du gibier → perte d'habitat naturel et de ressources alimentaires pour le loup qui « sort du bois » et entre en conflit avec l'élevage et l'homme. Aujourd'hui ce conflit avec l'élevage subsiste, mais nous avons nettement plus de forêt et de gibier que par le passé, soit à une époque où les moyens de protection des troupeaux par clôtures électriques n'existaient pas. Le contexte est donc différent.
- **Le développement économique des Etats** après la deuxième moitié du 18^e s. : le loup est perçu comme un frein pour l'élevage et les secteurs dépendant de la force animale. Aujourd'hui toute la plupart des travaux agricoles sont mécanisés.
- **L'image négative du loup** pour des raisons idéologiques, principalement sous l'influence de l'Église qui (1) a diabolisé l'espèce considérée comme l'emblème du Mal dans le christianisme, tout en cherchant à imposer un Dieu unique contre les divinités païennes parfois zoomorphes ; (2) a développé pendant des siècles une vision de la nature dominée par les humains et à leur service.

Deuxièmement, les croyances ou motivations des anciens n'étaient pas systématiquement raisonnables ni justifiées ! P. ex. les plantations massives de résineux en milieux tourbeux et autres sols marginaux (fonds de vallées) suite à une loi de « valorisation des incultes », alors que ces plantations ne s'avèrent pas rentables sur ces sols en termes de production de bois... si bien que l'on s'efforce maintenant de désenrésiner ces surfaces ; ou l'extermination de l'auroch - l'ancêtre sauvage de tous les bovins domestiques - par chasse intensive au trophée. Le dernier spécimen est mort en 1627 dans une forêt de Pologne. On essaye maintenant de reconstituer cette race primitive à jamais perdue...

Il faut tirer les loups pour réduire les attaques sur proies domestiques !

Aucune étude scientifique ne démontre que le tir aléatoire et non sélectif de loup (système de quota, comme en France) réduit la prédation sur les animaux domestiques.

Pourquoi ? Car tous les loups n'ont pas le même comportement alimentaire, qu'il s'agit d'un animal social qui vit en meute et dont la relation avec les proies domestiques n'est pas linéaire. Elle dépend de plusieurs facteurs comme l'environnement, le système d'élevage en présence, les habitudes de chasse du loup/de la meute et la disponibilité en proies (sauvages et domestiques). Le tir aléatoire d'individus au sein d'une meute peut avoir l'effet inverse de celui espéré, en déstructurant le groupe et en modifiant son comportement de chasse, qui peut se recentrer davantage sur les proies domestiques. Par ailleurs, abattre un loup spécialisé en proies sauvages, c'est prendre le risque de laisser une place vacante à un loup spécialisé dans les proies domestiques.

Cependant, lorsqu'un loup bien identifié se spécialise dans les proies domestiques (fréquence d'attaques répétées, nombre élevé de victimes), en particulier dans des parcelles protégées, il faut pouvoir envisager de manière encadrée le tir d'effarouchement puis, le cas échéant, le tir légal pour éliminer cet individu problématique au comportement anormal. C'est une décision qui appartient à la Ministre en charge de la nature.

Le loup est dangereux pour l'homme. Après notre bétail, il va manger nos enfants !

Des attaques de loups sur l'homme ont existé par le passé, notamment entre le 16^e et le 19^e siècle en Europe occidentale. Les raisons de ces attaques étaient multiples, dont la rage qui rendait les loups agressifs mais les cas concernaient également des loups sains (avec une proportion de l'ordre de 50/50 entre loups enragés/sains).

Le contexte socio-économique, sanitaire et climatique jouait un rôle prépondérant dans le risque d'attaque : la population était majoritairement paysanne, victime de guerres, maladies ou disettes, dans un paysage qui se caractérisait, dans certaines régions, par une faible densité de forêts et de gibier. En France (15^e-20^e s.), la majorité des victimes étaient effectivement de jeunes enfants principalement issus de catégories sociales déshéritées, pratiquant le gardiennage individuel des troupeaux dans des zones reculées. Ils étaient incapables de se défendre eux-mêmes ou de protéger le bétail contre une attaque de loup(s) et étaient parfois des victimes faciles. Les hivers rudes et la raréfaction des proies sauvages sont également des facteurs explicatifs. Il est par ailleurs difficile de distinguer dans les archives les cas de loups nécrophages (se nourrissant et/ou déterrants les cadavres) des attaques délibérées d'anthropophagie dont les circonstances sont toujours à nuancer (attaques fortuites ou accidentelles, réactions de défense, etc.). Il n'y a pas de statistiques d'attaques pour la Belgique.

Les attaques ont nettement diminué au 19^e avec le niveau de vie qui s'améliore. De nos jours, les cas recensés sont rarissimes, et la plupart des scientifiques affirment qu'un loup sain, dans notre contexte actuel, n'attaque pas l'homme. Vous avez bien plus de chances de vous faire mordre par un chien ou de vous faire charger par un sanglier ou un bovin (avec de nombreux cas recensés chaque année), que de vous faire attaquer par un loup ! C'est le message à retenir...

Notre situation actuelle est donc très différente du contexte passé, ce qui explique pourquoi le risque d'attaque de loup est (presque) nul, désormais. Le loup n'en demeure pas moins un animal sauvage avec lequel il faut respecter les règles élémentaires de sécurité par rapport à la grande faune. La première est de garder ses distances. Les facteurs de risque augmentant l'interaction loup-homme dans notre réalité actuelle sont les suivants :

- Nourrissage direct ou indirect (ordures) ce qui conduit à l'habitation du loup à l'homme et augmente la proximité, donc la probabilité d'interaction.
- Interaction volontaire avec le loup (tentatives de tuer un loup, confrontations directes, surtout si l'animal est blessé ou s'il a peu de possibilités de fuite).
- Proximité avec la tanière, les louveteaux et la louve (protection des petits par les parents).

Les attaques de loups, mortelles ou non, sont extrêmement rares mais se produisent encore aujourd'hui, principalement dans des régions reculées de Russie, d'Amérique du Nord et d'Inde. Dans les régions plus habitées, les rares incidents recensés au cours des dernières décennies se sont passés soit dans un contexte de forte fréquentation humaine à proximité de la tanière/des louveteaux ou bien de loups « apprivoisés » (par nourrissage) ayant perdu la peur de l'homme, et pouvant montrer un comportement agressif comme le feraient des chiens, avec des conséquences parfois fatales.

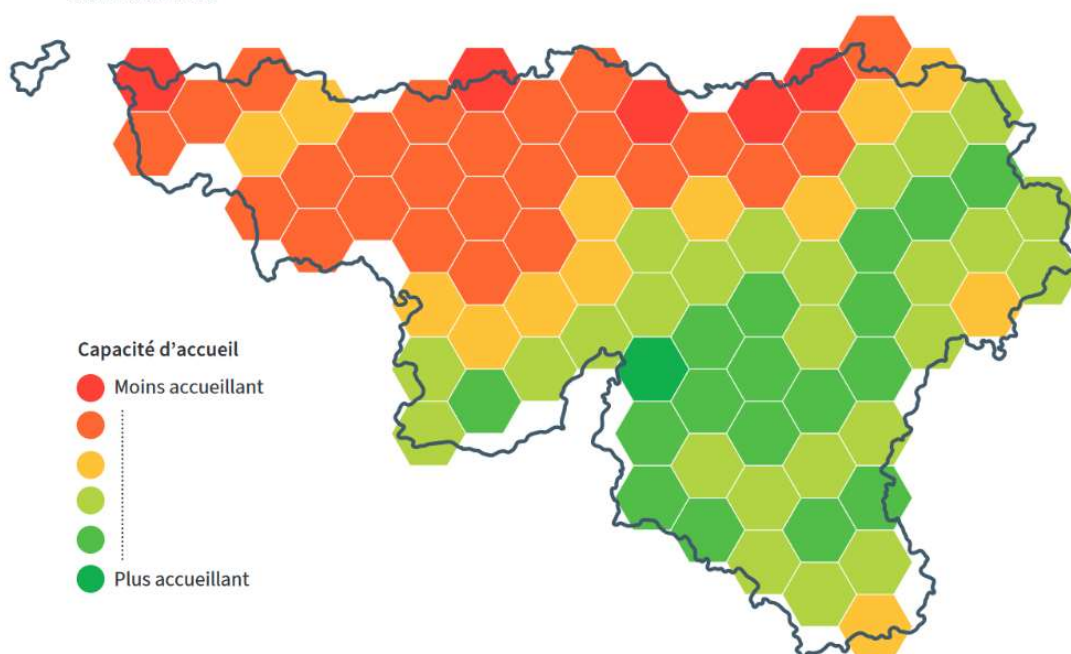
Le loup n'a pas sa place ici – il a besoin de grands espaces sauvages

Le loup fait partie du cortège des grands carnivores qui étaient présents dans nos régions depuis très longtemps dans le passé. Il possède une grande plasticité écologique et peut s'adapter à une variété d'habitats, allant des déserts aux zones montagneuses, en passant par les forêts et les paysages anthropisés. Son implantation dépend principalement de la disponibilité en proies (sauvages ou domestiques) et de la présence de zones calmes, pour la mise bas notamment.

En Wallonie, particulièrement au sud du sillon Sambre-et-Meuse, ces critères sont rencontrés en plusieurs endroits qui pourraient permettre l'installation du loup, comme on peut le voir sur l'illustration. Attention, il s'agit d'une modélisation. La nature et le vivant étant bien plus complexes que les prédictions, des situations inattendues ne sont pas à exclure.

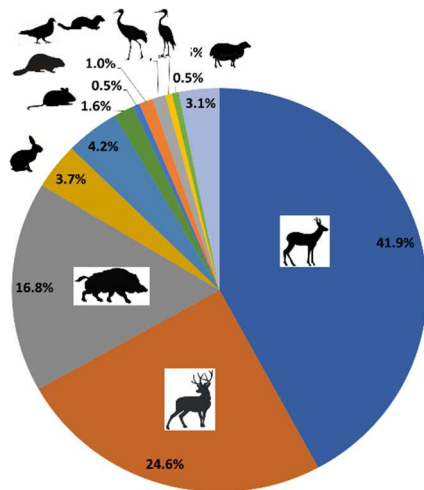
FIGURE 4. Découpage théorique de la Wallonie en domaines vitaux lupins potentiels et évaluation de leur potentiel d'accueil pour le Loup.

Source : Crismer 2018 ^[27]



A quoi sert le loup ?

Le loup est un grand carnivore situé au sommet de la chaîne alimentaire, au même titre que l'ours et le lynx (ou le lion dans la savane africaine). Son rôle dans les écosystèmes est de réguler les populations d'ongulés sauvages dont il se nourrit. Quand ces grands prédateurs sont éliminés, le gibier prolifère comme on peut le constater chez nous avec les surdensités de sangliers, par exemple, que les activités cynégétiques ne parviennent pas à réguler. La réduction des populations d'herbivores sauvages, en complément de la chasse, permet de faciliter la régénération naturelle des forêts et surtout sa diversification.



En Wallonie, une étude sur le régime alimentaire de la meute des Hautes-Fagnes a montré qu'il se nourrit à 97 % d'animaux sauvages, avec pour proies principales chevreuils, cerfs et sangliers (et sans doute une préférence pour les individus jeunes, faibles ou malades).

Il a donc aussi un rôle d'assainissement des populations de gibier. En tant que charognard occasionnel, il nettoie également la forêt des carcasses¹.

Dans cette étude, les proies domestiques occupaient 3 % du régime alimentaire (essentiellement des moutons).

En clin d'œil : sans loup, le chien « meilleur ami de l'homme » n'existerait pas, puisque le loup (*Canis lupus lupus*) est l'ancêtre sauvage de tous les chiens domestiques (*Canis lupus familiaris*). Le loup a même été le premier animal domestiqué par l'homme préhistorique, bien avant les bovins, ovins, équins domestiques qui proviennent tous d'espèces sauvages ! Avant de devenir un « ennemi », il était donc un allié qui l'aidait pour la chasse et la protection de la communauté. Sans loup, notre bien-aimé « toutou » ne partagerait pas nos vies comme animal de compagnie, de gardiennage ou de défense 😊

Le loup va vider la forêt de gibier !

Le loup est un prédateur opportuniste, privilégiant les proies les plus vulnérables (animaux malades, âgés ou jeunes). Il joue ainsi un rôle clé dans la régulation et l'assainissement des populations d'ongulés sauvages. Il n'y a pas de risque que le loup vide la forêt de gibier car : (1) il ne prélève que le nécessaire (pas de *surplus killing* avec les animaux sauvages plus difficiles à attraper) ; (2) le gibier adapte son comportement à la présence du loup (ex. : plus de prudence, évitement des zones à risque) ; (3) la densité du loup dépend de celle des proies, donc si les populations d'ongulés diminuent, celles des loups suivent, avec un léger décalage temporel. C'est la courbe proies-prédateurs connue en dynamique des populations.

Des exceptions existent toutefois : le mouflon méditerranéen réintroduit pour la chasse dans des milieux inappropriés où il ne peut pas développer ses stratégies de défense vis-à-vis des grands prédateurs.

Par contre, en cas de diminution des proies sauvages, il y a un risque que la prédation se reporte sur les proies domestiquées. D'où l'importance de protéger efficacement les troupeaux.

De plus, dans les zones à loups, les plans de tir pour le cerf sont ajustés pour tenir compte de la présence du prédateur. Aujourd'hui, les populations de gibier dans ces zones restent stables, et l'histoire montre que là où le loup a persisté au cours des derniers siècles, le gibier n'a jamais disparu.

La présence du loup est compatible avec l'exercice de la chasse qui reste nécessaire puisque le taux de prélèvement du loup demeure insuffisant, avec ses densités actuelles en Wallonie, pour réguler à lui seul les populations de gibier.

¹ S'ils sont capables d'attraper tout type de proie, ce sont principalement les individus les plus faibles, c'est-à-dire les jeunes, les âgés ou les malades, qui sont touchés. Par cet impact sur des proies potentiellement porteuses de maladies infectieuses, le loup joue un rôle sur la prévention et la régulation de celles-ci. Dans les Asturies (nord de l'Espagne), une étude a démontré que la prédation sur sangliers par les loups peut conduire à une réduction marquée de la prévalence de la tuberculose bovine. De la même manière, les loups peuvent limiter la transmission du virus de la Peste porcine africaine en éliminant les carcasses infectieuses, puisque leur processus de digestion détruit le virus.

Les loups vont se multiplier rapidement pour atteindre des grandes meutes !

Le loup vit en cellule familiale, appelée meute, composée des parents et de leurs jeunes. C'est un animal territorial qui défend son espace pour garantir son accès à la nourriture. Lorsque les jeunes atteignent la maturité sexuelle et/ou que la compétition alimentaire devient trop importante, les jeunes sont obligés de quitter la meute (généralement entre 8 à 18 mois) pour chercher un territoire libre et fonder leur propre famille/meute.

Dans nos régions, les meutes comptent en moyenne 5 à 10 individus, rarement plus. Nous ne sommes pas en Amérique du Nord où les meutes sont plus grandes. Par ailleurs, tous les louveteaux ne survivent pas, et chez nous les accidents de la route constituent le principal facteur de mortalité. En Allemagne (où le loup est de retour depuis les années 2000), c'est plus de 100 loups par an qui sont tués par collisions avec les véhicules. Or la Belgique présente un des réseaux routiers parmi les plus denses au monde...

La taille d'une meute varie au cours de l'année mais ne dépasse jamais trois générations simultanées. Il n'y a donc pas de risque de formations de meutes qui augmente en taille chaque année, mais plutôt une colonisation progressive de nouveaux territoires qui, en Wallonie, sont limités par leur capacité d'accueil pour l'espèce loup (voir carte plus haut). Les territoires sont *a priori* âprement défendus. Ils peuvent être jointifs (comme dans les Hautes-Fagnes) mais ne se superposent pas, ce qui limite *de facto* le nombre de meutes possible en Wallonie.

Le coût du loup pour la société

Le loup a un certain coût pour la société, mais c'est à relativiser.

En Wallonie le loup a coûté +/- 342 000 euros en 5 ans (durée du premier Plan Loup), comprenant des indemnités de +/- 100 000 € et 242 000 € pour les moyens de protection (temporaires et permanents). A cela s'ajoutent environ 30 000€/an pour les analyses génétiques.

A titre de comparaison, les dégâts agricoles du gibier (sanglier, blaireau, cerf, lapin et autres espèces) ont été estimés à +/- 860 000 € en 2022 (coûts calculés par le SPW et Fourrage Mieux), dont +/- 750 000 € attribués au sanglier. Il faut ajouter à ces chiffres les dégâts de gibier sur la sylviculture et les coûts à la protection des plants.

Aux Pays-Bas, en 2022, 350 000 euros ont été versés aux éleveurs pour les dégâts du loup à leur bétail. Ce montant ne place même pas le prédateur parmi les 10 espèces occasionnant le plus de dégâts. Le top 3 des animaux les plus coûteux : oie cendrée, bernache nonnette, oie rieuse avec 35 millions d'euros de dédommagements en 2022 pour ces trois espèces.

En outre, notre situation n'est en rien à comparer avec celle de **la France** qui présente un contexte atypique avec un nombre très élevé de moutons en pâturage libre dans les alpages, et des aides du Plan national français qui incluent les aides bergers (frais de personnel qui occupent une grande part du budget pour assurer la surveillance des troupeaux). Cette situation n'est pas d'application en Belgique.

En clin d'œil : il faut certainement relativiser le financement de la cohabitation avec le loup par rapport à d'autres secteurs économiques de notre société pour lesquels l'argent public est dépensé. Par ex. les routes, voiries et infrastructures (la gare de Mons : 480 millions d'euros !). Ce n'est pas le loup qui est en mesure de ruiner les caisses de l'État 😊